

ACADEMIE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS  
DE CLERMONT-FERRAND

---

ALLOCUTION INAUGURALE (1)

PAR LE

Docteur DASTUGUE

*Professeur à l'École de Médecine,  
Président de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts  
de Clermont-Ferrand*

Bibliothèque Maison de l'Orient



145989

---

(1) Séance de l'Académie du 9 Janvier 1951.

*Du même auteur dans la même Revue*

---

- Les Eaux minérales, vues par les physiologistes (*Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Clermont*, juillet 1938).
- Le Temps, vu par les physiologistes (*Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Clermont*, août 1940).
- Les Vipères, vues par les physiologistes (*Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Clermont*, novembre 1940.)
- Les Restrictions alimentaires, vues par les physiologistes (*Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Clermont*, février 1941).
- L'Aviation, vue par les physiologistes (*Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Clermont*, décembre 1941).
- La Qualité, vue par les physiologistes (*Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Clermont*, décembre 1944).
- Les Masses, vues par les physiologistes (*Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Clermont*, mai 1947)

Messieurs,

*Tout est dit assurément et l'on vient trop tard depuis 204 années qu'il existe à Clermont une Académie qui se réunit et des Académiciens qui pensent. Aussi n'aurais-je pas eu la prétention d'interrompre — ne fut-ce qu'un instant — le cours bien ordonné de vos travaux archéologiques ou littéraires, si je n'avais l'agréable devoir de vous exprimer ma gratitude, une gratitude d'autant plus grande qu'elle n'a d'égale que ma confusion.*

*Comment, en effet, pourrais-je ne pas me demander pourquoi, entre tant de nos collègues dont nous connaissons tous l'intérêt qu'ils portent à l'Académie et que l'on pouvait juger susceptibles a priori de présider dignement à ses activités, vous avez fait choix d'un médecin biologiste ? Il ne s'agit pourtant ici, la plupart du temps, ni de chimie médicale, ni de pharmacodynamie, ni de physiologie, ni de thérapeutique, ni même d'hydrologie, en un mot rien de ce qui correspond à ma formation scientifique et constitue, à des degrés divers, que je n'ai pas à apprécier, ma compétence.*

*A cette désignation singulière je n'ai trouvé que deux raisons plausibles, le désir de placer, à la tête de cette Compagnie un non spécialiste des questions qui y sont communément traitées et le sentiment qu'un contact de tous les jours avec le groupe le plus nombreux et le plus bruyant de notre jeunesse universitaire me permettrait peut-être de contribuer à apporter à la plus ancienne sans doute de toutes les Sociétés de notre ville, et probablement du ressort académique, une part de ce renouveau continuellement indispensable à la pérennité de tous les êtres vivants.*

*Lorsque j'ai soutenu devant la Faculté de Toulouse ma thèse de médecine, qui était un travail de physiologie, -- s'il m'est permis de rappeler ici ce souvenir personnel, -- j'étais en présence d'un jury formé de trois médecins, certes, mais dont le*

président seul étai! un physiologiste et qui comprenait notamment un professeur d'anatomie. Et celui-ci, que de retentissantes découvertes en paléontologie ont conduit récemment à l'une des chaires du Muséum, de me faire remarquer dans son argumentation que mon jury étai! un jury essentiellement classique puisque y siégeaient côté à côté des juges compétents et des juges incompétents.

Puis-je avancer, Messieurs, à mon tour que le bureau de votre Compagnie est devenu plus académique maintenant qu'il est présidé, sinon par un juge, à tout le moins par un membre incompétent? C'est vous dire que s'il me revenait de justifier votre choix j'en serais réduit à faire l'éloge de l'incompétence. Mais bien que cette tâche, en soi, n'eût pas été pour me déplaire, j'espère que votre obligeance suffira à m'en dispenser, car son accomplissement risquerait de me discréditer à jamais dans l'esprit de ceux pour lesquels je fais, avant tout, figure de spécialiste et d'examineur.

Quand je me dirige à travers les sombres couloirs de notre vieille Ecole de Médecine, vers l'un des amphithéâtres trop étroits qui retenissent des clameurs et des vociférations d'une centaine de carabins en délire, avant de me trouver en présence de cette jeunesse exubérante mais avide de savoir, indifférente à l'âge, aux titres et aux fonctions, mais sensible encore à la compétence de l'enseigneur et à son dévouement pour elle, et dont l'audience es! tous les jours à reconquérir dans un grand effort de loyauté et de respect intellectuels à son égard, je ne puis m'empêcher de songer à cet étonnant passage où Léon Bloy s'est essayé à célébrer la jeunesse de Villiers de l'Isle-Adam et, du même coup, sa propre jeunesse. Ecoutez ces mots magiques :

« Qu'ils avaient été beaux, les commencements! On avait « ving! ans, on éblouissait les hommes et les femmes, toutes les « fanfares éclataient sur tous les seuils, on apportait au monde « quelque chose de nouveau, de tout à fait inouï, que le monde « allait sans doute adorer, puisque c'était le reflet, l'ointaille « fidèle des primitives idoles. Et qu'importait qu'on fût très « pauvre? N'était-ce pas une grandeur de plus? On avait d'ail- « leurs une besace pleine de fruits qui ressemblaient à des étoi- « les, ramassés à deux mains dans la forêt lumineuse, et on ne « doutait pas de l'espèce humaine. »

Mais si ces jeunes avaient à émettre un jugement sur une Compagnie comme la nôtre, je pense qu'ils le formuleraient d'une façon moins littéraire, mais tout aussi impertinente que celle dont Montesquieu a fait usage, dans ce paragraphe bien connu des Lettres persanes : « J'ai ouï parler d'une espèce de « tribune qu'on appelle l'Académie... Ceux qui la composent « n'ont d'autres fonctions que de jaser sans cesse ; l'éloge va « se placer comme de lui-même dans leur babil éternel, et si tôt « qu'ils sont initiés dans ses mystères, la furie du panégyrique « vient les saisir et elle ne les quitte plus. » Comme il est plus agréable de se reporter à l'autorité d'un de nos anciens présidents, Monsieur Salvy, qui avait coutume de dire que l'Académie ne comptait que des personnes trop courtoises et trop

distinguées pour qu'il fût possible d'y prononcer d'autres éloges que ceux des absents ou des disparus.

Or, fort heureusement, et à part l'un d'entre eux arraché prématurément à une féconde et brillante carrière, mes prédécesseurs ne sont ni disparus, ni même absents ; et, fidèle à la règle que nous a tracée Monsieur Salvy, je me contenterai de rappeler que chacun, avec sa marque personnelle, a mis au service de notre Compagnie le meilleur de lui-même et qu'ils ont tous mérité de l'Académie. Mais on ne comprendrait pas sans doute que je ne salue de façon particulière mon prédécesseur immédiat. Que dirai-je de sa présidence, sinon que sa durée a été exceptionnelle et que ses mérites ont été à la hauteur de sa durée ? Ses qualités de chef et d'organisateur ont imprimé à notre Compagnie un élan dont nous resterons longtemps encore les bénéficiaires, d'autant plus que, grâce à vos suffrages, sa place reste marquée à notre bureau, comme elle était de droit acquise à nos séances.

Les séances de l'Académie ! Pourrait-on les décrire de manière plus heureuse que celle du vénéré Monsieur Pajot ? « Qui pourrait échanger, a dit notre ancien secrétaire perpétuel, au charme de ces réunions du premier jeudi du mois, où chacun de nous aime à donner congé — on est écolier à tout âge — à ses occupations et à ses soucis ? Qui oserait médire de ce salon où l'Histoire, les Belles-Lettres, l'Archéologie, les Sciences physiques et naturelles et les Beaux-Arts fréquentent assidûment, où la vertu est toujours chez elle, où l'on cause, où l'on travaille, où l'on ne cesse de s'apprécier davantage les uns les autres à mesure que l'on se connaît mieux ? C'est le salon d'une antique demeure, et rien ne vaut les vieilles mai-

sons :

Leurs portes sont hospitalières,  
Car ces barrières ont vieilli ;  
Leurs murailles sont familières,  
A force d'avoir accueilli. »

Nous n'ajouterons rien, Messieurs, à ce qui a été naguère si bien dit, sinon que cette atmosphère de déférente courtoisie, au maintien de laquelle chacun de nous est si légitimement attaché, se justifiera plus encore dans la mesure où elle favorisera des échanges plus actifs, des communications plus nombreuses, une émulation du meilleur aloi entre chercheurs épris du même idéal ; et cela, non seulement dans l'observation fidèle des règles fondamentales de l'expérimentation scientifique ou de la critique artistique et littéraire, mais encore dans une attitude d'ouverture plus marquée vis-à-vis des sociétés analogues à la nôtre, ou des organismes publics ou semi-publics dont les activités se recourent avec celles de l'Académie.

De même que l'Académie de Médecine et l'Académie de Pharmacie sont les conseillers officiels du Ministère de la Santé et que le Ministère de l'Education nationale ne peut pourvoir à certains postes que sur présentation de l'Académie des Sciences ou de l'Académie des Beaux-Arts, pourquoi nos Académies provinciales, dans le domaine plus restreint de leurs compéten-

ces respectives, n'auraient-elles pas voix consultative auprès des organismes locaux ? Et combien il serait souhaitable qu'à défaut de règlement arrêté dans ce sens, l'autorité de leurs membres et la valeur de leurs publications reçoivent là une consécration d'ordre pratique, les faisant participer davantage à la vie même de leur région.

L'Académie a également à décerner des prix de vertu. Et je sais bien qu'ici la critique, pour ne pas dire l'ironie, sont choses très aisées. N'est-on pas allé, il y a quelques jours, et sous la Coupole même, jusqu'à qualifier expressément de « corvée de vertu » une semblable manifestation ? Je pense cependant qu'elle res'era toujours vraie, cette apostrophe qu'adressait l'un des rapporteurs d'une de nos séances solennelles : « C'est la « fierté et la raison d'être des Compagnies comme la vôtre, Mes- « sieurs, de discerner et de maintenir les traits vivaces de nos « provinces qui composent le visage émouvant de la patrie. Le « fait que vous apportez chaque année quelques hommages à « des actes positifs de bonté familiale ou de dévouement social « ne contredit pas à ce souci précieux de traditionalisme his- « torique. Il y ajoute, au contraire, la consécration de ce qui « en est le prix humain. Il pare vos travaux, où beaucoup se- « raient tentés de ne voir qu'un dialogue secret avec le passé « ou un divertissement ingénieux de l'esprit, de cette généro- « sité attentive par quoi une élite intellectuelle et sociale se « donne la joie renouvelée de découvrir quelques cœurs déli- « cats et de les honorer. »

Sans doute cette œuvre scientifique, littéraire, artistique, voire économique et sociale, qui a été, depuis plus de deux siècles, l'œuvre de l'Académie, n'a pu s'accomplir qu'à travers des circonstances qui n'ont pas toujours paru extrêmement favorables. Il semble même qu'il en ait été le jour de la fondation de l'Académie comme de la naissance de ces princesses à laquelle nous font assister les contes de Perrault, dont le récit a autrefois bercé notre enfance.

Certes, une bonne fée était là, les bras chargés de présents comme une généreuse marraine, mais aussi un mauvais génie, qu'on avait oublié d'inviter à la fête et qui allait s'efforcer de neutraliser, de son influence magique, chacun des dons de sa trop candide parlenaire.

« Tu auras un château en héritage », dit la première — « mais tu seras obligée de le vendre », réplique le second.

« Des maisons — que tu ne pourras pas habiter. »

« Un mobilier historique, un mobilier d'art — dont tu ne pourras pas te servir. »

« Un musée qui sera classé — mais qui ne pourra pas s'ouvrir. »

« Des collections intéressantes — qu'il te sera impossible d'aménager. »

« Des revenus et des titres — dont tu ne pourras à ton gré disposer. »

« Tu atteindras deux cents ans — mais sans pouvoir célébrer cet anniversaire. »

Et c'est pourquoi, il sera toujours possible aux membres de notre Académie d'enchanter « leur sommeil d'un mirage doré », s'ils se contentent de prêter l'oreille aux merveilleux propos du premier interlocuteur, ou de se plaindre d'un destin « à leurs yeux si funeste », s'ils se penchent sur les maléfices du second.

Heureusement, notre Compagnie a constamment possédé dans son Conseil de direction de véritables administrateurs et je n'en veux pour preuve que la lignée remarquable de ses avisés argentiers, dont le trésorier actuel est le digne et compétent successeur, sans oublier aucun des membres du bureau ou de nos diverses commissions, ainsi que l'animateur qui, de façon aussi efficace que discrète, veille à la haute tenue de notre bulletin.

Mais cette modeste allocution serait, malgré son incompétence déclarée, bien peu académique, si elle ne renfermait sa flèche du Parthe. Et voilà donc que je me tourne vers vous maintenant, Monsieur le Secrétaire général, car cette flèche du Parthe, c'est à vous qu'elle est destinée.

Reprenant la parole d'un membre de l'Institut, l'un de mes prédécesseurs, en pareille circonstance, rappelait que dans les Sociétés savantes les présidents qui se succèdent ne sont que des rois fainéants auprès de ce véritable maire du palais identifié au secrétaire général, qui demeure. Sans doute à cette règle y a-t-il des exceptions, et des exceptions fort heureuses. Mais, comme toutes les exceptions, celles-ci ne font que confirmer la règle, qui est, me semble-t-il, une règle d'or. Et fidèle à l'esprit comme à la lettre de notre constitution, je pourrais prendre ici l'engagement solennel de m'y montrer fidèle, si, par ailleurs, le nombre, hélas ! et le poids de mes occupations pouvaient laisser planer le moindre doute à cet égard. En droit comme en fait, Monsieur le Secrétaire général, le sort de l'Académie est beaucoup plus entre vos mains qu'entre les miennes. Et voilà de quoi rassurer tous nos collègues et me rassurer moi-même sur le sort de l'Académie.

Est-ce à dire d'ailleurs qu'en toute hypothèse nous puissions envisager l'avenir avec une entière confiance ? Joseph de Maistre, au cours de son demi-exil à Saint-Petersbourg, face à l'épopée révolutionnaire et impériale, ne s'écriait-il pas : « Ce n'est pas une révolution, c'est une époque ; et malheur à ceux qui vivent à une époque du monde. » De nos jours, Albert Camus ne s'est-il pas fait l'interprète des sentiments de plusieurs de nos contemporains en affirmant que, « si l'homme qui espère dans la condition humaine est un fou, celui qui désespère devant les événements est un lâche ». Pour moi, je suis de ceux qui pensent que pour ne pas avoir la lâcheté de désespérer devant les événements, il faut précisément avoir la folie d'espérer dans la perfectibilité de la condition humaine et que cette folie, qui a eu ses héros et ses saints, n'est autre que la folie de la croix.

Mais il est temps de conclure, et je le ferai, mes chers col-

lègues, en évoquant cette Académie des Jeux floraux, qui reste la plus célèbre et la plus vénérable de nos Académies de province. Encore étudiant, j'étais à Toulouse, lorsque, sous son égide, Gandilhon Gens-d'Armes de sa voix de barde faisait tressaillir au Capitole les échos de la salle des Illustres ; je passais et repassais avec admiration devant cet hôtel d'Assézat, qui domine le vieux quartier marchand et capitulaire et qui, pour notre Compagnie dépourvue de Clémence Isaure, ne sera jamais qu'un château en Espagne ; mais mon enthousiasme juvénile se muait en indifférence ou en mépris pour ce qualificatif de mainteneurs, dont se parent les titulaires des Jeux floraux.

Aurait-il pu être interprété par un jeune autrement que comme une défense discutable d'un passé périmé, un attachement excessif à des structures qui ne se justifient plus, à des concepts dépassés que l'on ne prend pas la peine de reviser, à des privilèges qui ont perdu leur légitimité originelle ?

Mais n'est-il pas une autre manière de concevoir ce rôle de mainteneur : dans un esprit aussi attaché aux valeurs traditionnelles, dans ce qu'elles ont de stable et de permanent, qu'orienté hardiment vers les structures, qu'il faut contribuer à rendre meilleures, de l'avenir ?

C'est dans ce sens, mes chers Collègues, puisqu'aussi bien nous sommes encore à l'époque des vœux, que parmi les souhaits que je formule pour les Membres de l'Académie et leurs familles, j'exprime, pour chacun d'entre nous, celui de pouvoir revendiquer ce titre.

Peut-être alors nous sera-t-il donné de voir pendant quelques instants se dépouiller à notre avantage de son manteau de vérité cet aphorisme de Malherbe :

« Tout le plaisir des jours est en leurs matinées ».